

## **BISON ET LES DOUBLEZONS.**

### **L'argent, une maladie chronique chez Boris Vian ?**

Christelle Gonzalo et François Roulmann

Les affres financières de la famille Vian, puis de son jeune cadet Boris, nous sont bien connues grâce à Noël Arnaud dans les *Vies Parallèles* ; mais qu'en est-il du Vian adulte, mari et père, poète et écrivain, encore et toujours confronté à la couleur, à la force... et à l'absence récurrente d'argent ? Sujet pour le moins méconnu, surtout lorsqu'on se permet d'esquisser des rapprochements avec son œuvre en construction – car on le sait désormais, rien n'est gratuit chez Vian. Sauf peut-être pour lui-même, quitte à en souffrir...

#### **« Ah, si j'avais 1 franc 50... »**

Les problèmes financiers récurrents de la famille Vian se doivent d'être évoqués : l'héritage d'une tradition d'artisans de haut vol, le père rentier puis ruiné par la crise de 1929, la fin de l'insouciance pour une jeunesse « dorée » malgré la guerre ; Boris Vian n'aura de cesse, le long de sa courte vie, de se préoccuper de nourrir sa famille, aider sa mère, louer un appartement, payer ses dettes aux impôts... incessante recherche d'argent, qui semble parfois l'épuiser, au moins si l'on en croit des éléments de sa correspondance.

Cette quête d'une « bonne fortune » révolue se retrouve, transposée parfois cruellement, dans l'œuvre romanesque du Vian des années quarante : Ingénieurs fauchés, collectionneurs suicidaires, chef d'entreprises obsédés par la rentabilité... Le manque d'argent et la recherche de la recette miracle pour en gagner - ou au moins en disposer - constituent le moteur de nombre de ses personnages. Et si l'écriture, viscérale chez Vian, comme d'ailleurs sa vie musicale vaguement rémunératrice des années Saint-Germain des Prés, faisait de l'argent un moteur dans sa création littéraire ?... et bientôt un frein à son inspiration ?

#### **« ...Et par ici les gros sous »**

Le miracle de *J'irai cracher sur vos tombes* n'a peut-être jamais été directement considéré sous un angle plus psychologique que pécuniaire : grâce à un succès de scandale, Vernon Sullivan et son traducteur font fortune et en récoltent une manne inespérée... pendant que Boris Vian est en panne de reconnaissance avec *L'Écume des jours*, un roman « miraculeux » de par sa poésie, et dont les évocations liées à l'argent restent largement mystérieuses et pourtant simplement intimes.

Boris Vian en lui-même se dépêche de dépenser sans compter ses droits d'auteur, mais l'auteur finit aussi par s'amuser de cet argent « maudit » : il lui sert de ressort comique aux multiples facettes, des « maravédís » du *Conte de fées* aux « pélouques » dans *L'Herbe rouge* en passant par les « coupures de 10 francs cicatrisées » dans la nouvelle *Les Poissons morts*. Jusque dans ses chroniques pour *Constellation*, Vian achetant un appartement ou conduisant une Brasier 1911 se moque de Vian tireur à la ligne d'articles, nouvelles et autres traductions.

#### **« Il se rend pas compte »**

L'aisance n'aura que peu duré, surtout en négligeant de payer dettes fiscales et autres obligations sociales... Vian trentenaire court de nouveau après la monnaie, qui se fait rare même lorsqu'on devient parolier, chanteur, librettiste, artiste en somme. Nombre de solutions sont envisagées, voire partagées avec ses frères et ses proches, mais les poches trouées ne se raccommoient qu'avec de nouveaux emplois salariés chez Philips puis chez Barclay, trop tard en fin de compte. Les dizaines d'articles, les centaines de chansons signées Vian ont beau s'accumuler, le train de vie de l'écrivain, ex-prince de Saint-Germain-des-Prés, s'en ressent. Métaphoriquement, le thème du manque d'argent revient dans nombre de ses écrits, sous une forme bien particulière

qui peut se comparer à une sorte de maladie que serait le « rétrécissement » : non seulement chez Colin et Chloé mais également dans l'immeuble des *Bâtisseurs d'empire*, offrant un parallèle avec les déboires récurrents de Vian, grevés par ceux de sa mère et de sa sœur.

Irait-on jusqu'à parler de « malédiction » ? Cet argent trop facilement gagné grâce à un pastiche de roman noir américain, trop facilement dépensé dans les années qui suivirent, engendra non seulement un discrédit durable sur son œuvre mais l'obligea également à multiplier les travaux alimentaires, à naviguer à vue entre dettes personnelles et dette littéraire.